

Que sont nos nuits devenues ?

Pascal Brissette

Number 171, 2014

La poésie hors du livre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71222ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brissette, P. (2014). Que sont nos nuits devenues ? *Québec français*, (171), 54–56.

Que sont nos nuits devenues ?

* Pascal Brissette*

« Une nuit où tout le monde tire à mille¹ »

Depuis le XIX^e siècle en France, la poésie s'est fait entendre dans les caveaux et les cabarets, dans les rues et les tranchées, par temps d'émeute ou de guerre, mais c'est au Québec que, le cinéma aidant, la poésie de la parole a laissé la trace la plus profonde. Dans la nuit du 27 au 28 mars 1970, plus de 4 000 personnes convergèrent vers la salle de spectacle située au sous-sol de l'église du Gesù, sur la rue de Bleury à Montréal, pour écouter, de 20h00 jusqu'à l'aube, une cinquantaine de poètes de tous les âges et de toutes les régions du Québec. Dans le hall du théâtre, on pouvait également acheter, pour 5 \$ ou 10 \$, une série de poèmes-affiches que Gaétan Dostie, collectionneur avisé, a depuis conservés et rassemblés dans le hall de sa Médiathèque littéraire. Commentant l'évènement et le documentaire *La Nuit de la poésie 27 mars 1970* qui en est issu, l'écrivain et journaliste français Dominique Noguez écrivait dans *La vie des arts*, en 1971 : « Il faut donc former un vœu. C'est que ce film circule beaucoup, partout, mais surtout à Paris, Nice, Bruxelles, Luxembourg, Lausanne, Dakar ou Pointe-à-Pitre, partout où des hommes parlent le français, pour leur annoncer que la poésie québécoise existe, que c'est, en 1970, une des plus dynamiques qui soient ».

Gérald Godin. Image tirée du film *La nuit de la poésie 27 mars 1970*, réalisé par Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse, 1970 (source : www.onf.ca/film/nuit_de_la_poésie_27_mars_1970).

« On a monté ça comme un seul poème² »

Comme le laisse entendre Dominique Noguez, ce grand happening que fut la Nuit de la poésie ne fut pas seulement l'occasion, pour le poème, de sortir du livre et d'être affiché ou proféré en public ; il fut le lieu d'une double rencontre, comme il s'en est peu produit dans le monde francophone. Rencontre, tout d'abord, de la poésie et du cinéma. Ce sont, on le sait, les cinéastes Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse qui organisèrent cette Nuit grâce aux fonds mis à leur disposition par l'Office national du film du Canada. Au terme de l'année 1969, l'ONF avait en effet un léger surplus qu'il fallait dépenser avant la fin de l'année fiscale, soit le 31 mars 1970. Labrecque, qui avait assisté à une soirée de poésie organisée en mars 1968 par Gaston Miron et George Dor à la Bibliothèque nationale dans le cadre de la Semaine de la poésie, eut l'idée de reproduire cet évènement, mais à plus grande échelle et, surtout, devant les caméras. L'objectif initial était de fixer sur la pellicule l'esprit d'une époque à travers un évènement précis rassemblant un grand nombre de poètes venus des quatre coins du Québec. Le résultat dépassa largement cet objectif archivistique, puisque le « document-mémoire » issu de l'évènement fut acclamé et fit lui-même l'objet d'un documentaire (*Archives de l'âme*, réal. Luc Cyr et Carl Leblanc, Ad Hoc Films, 2001). Son impact, attribuable à ses qualités intrinsèques et à sa diffusion répétée (sur Internet, dans les cours de français et de littérature, à la télévision) en entier ou sous forme d'extraits, fut tel qu'il est aujourd'hui impossible de dissocier l'évènement lui-même de sa médiation cinématographique. Ainsi, ce que les poètes québécois célébrèrent au printemps 2010 par la

tenu d'une quatrième grande Nuit, également filmée (*Les Nuits de la poésie*, réal. Jean-Nicolas Orhon, Maison de la poésie / Films du 3 mars, 2010), est autant la Nuit originelle du 27 mars 1970 que le documentaire qui en fut tiré. Dans une entrevue livrée dans le cadre de cette dernière Nuit, Vincent Lambert, trop jeune pour avoir participé à la première, avoue avoir commencé à écrire de la poésie après avoir visionné ce documentaire. Un autre poète, François Charron, reproche pour sa part à l'œuvre de Labrecque et Masse de ne pas avoir parfaitement rendu compte du climat de panique ou de violence qui régnait dans la salle du Gesù. Dans cette foulée, on pourrait accuser les cinéastes d'avoir dénaturé l'évènement initial en n'intégrant au montage final qu'une mince part du matériel audio-vidéo (deux heures sur les onze ou douze que dura l'évènement), en modifiant allègrement l'ordre d'apparition des poètes ou en insérant au film des séquences tournées après-coup en studio ; mais cette intervention importante des cinéastes lors du montage, qui prive l'auditeur d'un accès plus direct à l'évènement tel qu'il s'est déroulé dans la nuit du 27 mars 1970, est également ce qui a permis au document d'archives de faire « œuvre » ou, pour reprendre l'expression de Jean-Pierre Masse, de devenir « un seul poème », rythmé, contrasté, efficace. Le visionnement de *La Nuit de la poésie 27 mars 1970*, même dans son intégralité, ne rend sans doute pas compte de l'expérience vécue par les personnes présentes lors de l'évènement (attente, manque d'espace, fumée, longueurs, confusion, etc.), mais il remplace avantageusement cette expérience première et témoigne d'un mariage réussi de la technique cinématographique et de la parole poétique.

Une grande messe

Souvent qualifiée de « grande messe », la Nuit de 1970 fut également l'occasion d'une rencontre inédite au Québec entre la poésie et un public dépassant largement le nombre de ses lecteurs traditionnels. De telles rencontres ont eu lieu ici comme ailleurs avant 1970, la poésie ayant naturellement accompagné, pendant des siècles, les cérémonies à caractère collectif ou privé (inaugurations, commémorations, naissances, mariages, guerres, etc.), mais ce qui se passe le soir du 27 mars 1970 est bien différent de ce type d'événements, puisque, cette fois, c'est la poésie elle-même qui est prise comme objet de la célébration, et non plus un fait extérieur que les poètes seraient chargés de chanter. C'est entre autres ce qui distingue la Nuit de la poésie du grand spectacle *Poèmes et chansons de la résistance*, également tenu dans la salle du Gesù, le 27 mai 1968, puis présenté en tournée à travers tout le Québec. Plusieurs des poètes qui participèrent à ce dernier spectacle se retrouvèrent sur la même scène lors de la Nuit du 27 mars 1970 (Georges Dor, Claude Gauvreau, Pauline Julien, Gaston Miron, etc.), mais *Poèmes et chansons de la résistance* était clairement arrimé à une occasion extérieure, l'emprisonnement des felquistes Pierre Vallières et Charles Gagnon, et sa finalité n'était nullement poétique, puisqu'il visait à amasser des fonds pour aider les prisonniers à payer leurs frais d'avocats. La Nuit de la poésie, même si elle fut organisée dans la foulée de tels spectacles « engagés » et dans un climat politique particulièrement houleux, même si la très grande majorité de ses participants étaient des sympathisants de l'option indépendantiste, n'a pas été pensée dans une perspective politique, mais poétique. Sa visée était de mettre en valeur la poésie et les poètes, magnifiés par la caméra tournée vers eux, et de leur permettre de rencontrer le public (celui présent dans la salle, puis celui constitué par les auditeurs du documentaire). Jean-Claude Labrecque a rappelé à quel point Miron, dans les journées précédant l'événement, insista auprès des poètes pour que la politique soit faite ailleurs et dans un autre temps, et le cinéaste affirme avoir lui-même utilisé le docu-

mentaire comme une manière de « purifier les textes ». La politique ne disparut pas pour autant de la Nuit – c'est par exemple Labrecque qui insista auprès de Michèle Lalonde pour qu'elle lise « *Speak White* » sur la scène du Gesù –, mais la poésie conserva sa primauté et c'est à sa rencontre que marchèrent des milliers de Québécois lorsqu'ils affluèrent vers le théâtre de la rue de Bleury.

Les Nuits de 1980 et de 1991, puis celle de 2010 ne furent pas moins courues que la première, mais, comme le remarque Jean-François Bourgeault dans l'un des rares articles de fond sur le phénomène qui nous intéresse, la Nuit de 1970 est certainement celle où la fusion entre le public et les poètes fut la plus complète, la plus « magnétique » : « Dans son caractère de fête brouillonne organisée à la va-comme-je-te-pousse, [...] la Nuit du 27 mars 1970 réduit à l'extrême la distance entre les poètes et le public, tant par les interactions fréquentes qui ont lieu entre l'un et l'autre – Georges Dor lance à pleines volées quelques exemplaires de son dernier recueil – que par le paradigme omniprésent de "la poésie faite par tous", clamée par tous, reconduite par tous vers la communauté dont, initialement, elle cherche à être issue.³ »

Dans les Nuits de 1980 et de 1991, cette proximité s'estompe progressivement ; non seulement les poètes sont physiquement éloignés du public par un découpage plus net de la scène et de la salle, mais le noyau dur de la communauté nationale autour duquel gravitent la plupart des poètes de 1970 a explosé en une multitude de communautés (femmes, rockeurs maudits, immigrants, etc.) qui s'inscrivent dans les marges de la première ou à revers d'elle, comme en témoigne la lecture, par Marco Micone, de son « *Speak What ?* » lors de la Nuit de 1991.

De la Nuit aux Nuits

Qu'un divorce entre la communauté nationale et la poésie ait eu lieu depuis 1980 et que le sens de ce grand événement collectif qu'est la Nuit de la poésie ait profondément mué au fil des décennies ne fait aucun doute ; qu'aucun des Festivals, Printemps, Marché,

Dans son caractère de fête brouillonne organisée à la va-comme-je-te-pousse, [...] la Nuit du 27 mars 1970 réduit à l'extrême la distance entre les poètes et le public, tant par les interactions fréquentes qui ont lieu entre l'un et l'autre – Georges Dor lance à pleines volées quelques exemplaires de son dernier recueil – que par le paradigme omniprésent de « la poésie faite par tous », clamée par tous, reconduite par tous vers la communauté dont, initialement, elle cherche à être issue.

Georges Dor. Image tirée du film *La nuit de la poésie 27 mars 1970*, réalisé par Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse, 1970 (source : www.onf.ca/film/nuit_de_la_poésie_27_mars_1970).

Journées mondiales de la poésie n'ait eu, au Québec, l'impact de la première Nuit dans l'imaginaire collectif est également indubitable ; mais peut-on pour autant parler, à la suite de Jean-François Bourgeault, d'un épuisement du phénomène ou de sa disparition ?

Un coup d'œil même sommaire aux revues d'actualité littéraire et aux pages culturelles des quotidiens montréalais tend plutôt à nous laisser croire le contraire. Ce sont des dizaines de Nuits qui ont été tenues à travers le Québec depuis 1970. Sherbrooke (1976, 1977), Trois-Rivières (1985, 1986, 2004), Québec (1995, 2013), Saint-Venant-de-Paquette (2002, 2004, 2006, 2008, 2010 et 2012), Alma (2004), les Laurentides (2006-2012), le Saguenay (2007-2010), Rouyn-Noranda (1997-2007) : il est peu de villes ou de régions qui n'aient eu leurs Nuits ou leurs « Nuittes », selon la formule sague-néenne. On tint des Nuits dans les écoles primaires de Sainte-Foy (2006) et de Granby (2006), dans les bars et les Maisons de la culture, en plein air ou en studio. À Montréal, des Nuits ont pris place dans des ateliers d'artistes (Chantier libre, 2012) et à la Grande Bibliothèque (*La Nuit inspire*, 2008), dans des cafés multiculturels (*Noche de poesia*, 2008) et sur les scènes festivières (Montréal en lumière, 2005, 2008 ; Marché de la poésie, 2008, 2010). L'une des dernières en date, diffusée en direct sur la Toile le 3 août 2013 (douteux.tv), alliait poésie underground, alcool et mauvais goût dans une perspective ouvertement amusée et décalée.

La plupart des Nuits organisées en marge ou dans les interstices des « grandes Nuits » semblent obéir à un principe cher à la Nuit originelle de 1970, celui de la démocratisation de la parole poétique. Si ouvertes qu'elles furent à la poésie écrite et publiée aux quatre coins du Québec, les Nuits organisées à l'initiative de Labrecque et Masse ne purent faire une place à tous les poètes et aspirants lecteurs de la province. Certains furent clairement exclus de l'événement par les organisateurs, tels les poètes estriens de langue anglaise, auxquels Miron était pourtant favorable, Alfred Desrochers (jugé trop rattaché au folklore québécois) ou Rina Lasnier (« trop catholique »), mais nombre de poètes ne furent tout simplement pas invités parce que, la poésie fût-elle « faite par tous », selon le slogan maintes fois proféré en 1970, tous ne pouvaient tout de même pas monter sur la scène pour la déclamer. Les Nuits tenues à Sherbrooke et dans diverses régions visèrent à pallier ce problème en offrant à des poètes locaux, connus, inconnus ou méconnus, la chance de dire publiquement et nuitamment leurs poèmes. D'autres événements, organisés à Montréal, ont donné la parole à des catégories de poètes plus spécifiques : dans le cadre du Marché de la poésie de 2008, le chanteur Biz, des Loco Locass, mit sa notoriété au service de la poésie émergente en animant une Nuit des jeunes poètes. Des plus jeunes encore, des écoliers, purent déclamer la leur lors de Nuits poétiques en milieu scolaire, tandis que les poètes de langue espagnole, anglaise ou autre trouvèrent entre 2006 et 2011 au Dépanneur Café, au sein des *Noches de poesia* organisées par Élisabeth Robert, un lieu d'expression ouvert au multiculturalisme. S'il existe encore au Québec un poète qui n'ait pu lire, déclamer ou hurler ses poèmes en public, ce n'est pas faute de scènes et de Nuits consacrées à la poésie en voix.

Chanter la Nuit

Art mixte reposant pour une part sur le texte et pour une part sur la musique, destiné en plus à la vocalisation et non à la lecture solitaire et silencieuse, la chanson, telle qu'elle s'écrit et se pratique depuis le XIX^e siècle, ne trouve pas place au sein de nos histoires de la littérature. Heureusement ou malheureusement, ce ne sont pas les historiens de la littérature qui organisent les Nuits de poésie

et, du coup, la chanson est très souvent invitée à la fête. En 1970, elle en constitue même, avec la musique de l'Infonie et les vocalises de Raoul Duguay, l'un des ingrédients importants. Le mariage entre poésie et chanson est en réalité si « naturel » qu'on ne prend même pas la peine de préciser, dans l'annonce de la Nuit, qu'il s'agit d'un événement de poésie et de chansons, comme cela avait été le cas pour le spectacle *Poèmes et chansons de la résistance* deux ans plus tôt. Cette alliance s'exprime tant par la présence, au sein de la Nuit, de chansonniers qui, comme Georges Dor, interprètent leurs propres textes, que par la place accordée à une professionnelle de la scène chansonnrière comme Pauline Julien, qui récite un texte de Roland Giguère (« La main du bourreau finit toujours par pourrir ») et en chante un de Gilbert Langevin (« Le temps des vivants », sur une musique de François Cousineau).

Les Nuits ont fait une place parfois très large à la chanson, mais, en retour, la chanson québécoise n'a pas ignoré le phénomène des Nuits. Le groupe Les Trois Accords lui a rendu un hommage digne d'intérêt – ambigu à souhait – avec la pièce « Nuit de la poésie », tirée de l'album *Dans mon corps* (ADM, 2010). C'est le cas de le dire, le « je » de la chanson est bien ici « dans son corps » : le souvenir qu'il conserve de sa participation à une Nuit et qu'il raconte avec un lyrisme appuyé ne s'encombre pas des poèmes récités ou entendus au cours de la soirée. Tout ce qui l'intéresse est d'avoir fait « corps » avec l'événement (« j'étais très dedans ») et avec les autres participants (« Tu as pris tous ceux qui ont voulu ° Dans tes bras ° Oui j'ai pris tous ceux qui ont voulu ° Dans mes bras »), d'avoir éprouvé des émotions contradictoires (« Je couvrais la palette au complet ° Des émotions ° Oh je trouvais ça bon ») et d'avoir senti les répercussions de ce déchaînement émotif sur son corps (« Je suis toute l'eau de mon corps ° À la fin, j'en voulais encore ° J'étais comme fou ° J'en mettais partout »).

En 1970, Michel Van Schendel critiquait la Nuit de la poésie en ces termes : « Je dis que le brûlement de cette nuit ne laissera à l'aube qu'une seule cendre, résidu de tous les mots entendus, qui les mêlera tous, qui les réduira tous. Cela ne peut être autrement. » La chanson des Trois Accords, avec des accents et un langage plus « adolescents » que critiques, témoigne à sa manière de cette dissolution des mots entendus dans l'expérience vécue. Ces « mots » appelaient-ils le pays à fonder ? Une cause à défendre ? Affirmaient-ils le pouvoir de la poésie et l'importance des poètes dans un monde à vau-l'eau ? La chanson ne le dit pas, mais cela témoigne peut-être moins d'une défaite de la poésie à se faire apprécier pour elle-même que de sa capacité à renouer avec sa fonction première, qui est d'émouvoir. Et des émotions, notre « nuiteur » en a éprouvées ! Il a « applaudi », « émis », « pleuré » et « ri », en accord avec les autres, et « il en voulait encore ». Avec un peu de chance, il pourra remettre cela à la prochaine Nuit. *

* Département de langue et littérature françaises, Université McGill.

Notes

- 1 Jean Royer, cité dans Claude Haefely, *La pointe du vent*, Montréal, L'Hexagone, 1982, p. 35.
- 2 Jean-Pierre Masse, entrevue livrée à Radio-Spirale en mai 2010, disponible à l'adresse suivante : <http://radiospirale.org/capsule/tourner-la-nuit-de-la-poésie-du-27-mars-1970>
- 3 Jean-François Bourgeault, « La Nuit manquante. Généalogie d'un événement et spéculation sur sa disparition », dans Hélène Jacques, Karim Larose and Sylvano Santini (dir.), *Sens Commun. Expérience et transmission dans la littérature québécoise*, Québec, Nota Bene, 2007, p. 140-141.